

## Les oubliés de Oualata

### Les témoignages bouleversants des détenus politiques noirs de Mauritanie



Personnel et audacieux. Tels sont les deux qualificatifs que l'on pourrait accoler au quatrième film de Pierre-Yves Vandeweerd. Mêlant images esthétisantes et voix off envoûtante, "Le cercle des noyés" se présente comme un essai sur les prisonniers politiques noirs de Mauritanie.

Comme dans chacun de ses documentaires, Vandeweerd traque le réel en le mettant d'emblée à distance (ici, grâce au noir et blanc) pour en faire émerger l'imaginaire, l'invisible, le monde de la mémoire. C'est qu'en filmant le présent, il cherche à faire ressurgir les fantômes d'un passé qui semble avoir été balayé par les vents du désert. Le temps qui passe et qui efface est, en effet, le thème central de l'œuvre du cinéaste belge. Alors, pour lutter

contre cet oubli, il a recueilli pendant huit ans les témoignages de survivants du fort de Oualata, cette prison où, de 1986 à 1996, le gouvernement du président Ould Taya (renversé par un coup d'Etat le 3 août 2005) a enfermé, humilié, torturé (parfois jusqu'à la mort) les intellectuels fondateurs des Flam, les Forces de libération africaines de Mauritanie. Non violent, ce mouvement cherchait juste à faire respecter les droits des populations noires du pays...

Si le sujet est apparemment moins personnel que les quêtes métaphysiques qui caractérisaient "Racines lointaines" et même "Closed District", la démarche reste la même, celle de l'errance poétique. Sinon que la voix off est, ici, prise en charge non par le réalisateur mais par Fara Bâ, l'un de ces rescapés de l'enfer. D'une voix douce, lente, il lit un texte implacable coécrit avec Vandeweerd, sorte de synthèse à la première personne d'une expérience commune.

### Une esthétique du souvenir

Ce temps passé, révolu, "Le cercle des noyés" cherche à le confronter au présent dans un travail de mémoire salvateur. Mais l'ambition est aussi de sortir du cadre strict de la Mauritanie pour offrir un témoignage universel de l'enfermement et de la privation de liberté. C'est là qu'intervient un rigoureux travail sur l'image et le son. En laissant une large place au temps, aux silences, en filmant la vie quotidienne, les camions ou les chameaux qui passent devant le fort, la mise en scène ne cherche jamais à illustrer. Impressionniste, elle parvient à ressusciter, pour la faire partager, l'expérience vécue par ces âmes oubliées entre ces quatre murs perdus dans les sables. Tout en retenue, "Le cercle des noyés" dépasse, en effet, le cadre du simple témoignage, il se veut une réflexion sur la douleur de l'autre et l'indifférence...

**Une série de séances spéciales sont prévues à Flagey. Samedi 10/3 : soirée en présence de membres des Flam à la veille des élections en Mauritanie. Jeudi 15/3, soirée en compagnie de Cyril Neyrat, des "Cahiers du cinéma". Jeudi 22/3, soirée Amnesty axée sur les droits humains. Rens. : [www.gsara.be](http://www.gsara.be).**

Le 07/03/2007

# Le cinéma contre l'oubli

HUBERT HEYRENDT

**P**résenté à Berlin il y a quelques semaines, dans la section Forum, "Le cercle des noyés" n'est pas la première incursion en terre africaine du Belge Pierre-Yves Vandeweerd, bardé de diplômes de journalisme mais aussi d'anthropologie et de civilisations africaines. C'est d'ailleurs lors de ses précédents tournages en Mauritanie ("Némadis, des années sans nouvelle", coréalisé avec Benoît Mariage, et "Racines lointaines") qu'a germé en lui l'idée de ce film... "Ça remonte à 1996. A l'époque, j'avais déjà réalisé deux films en Mauritanie. Lors de mes repérages, j'avais été à Oualata. C'est à ce moment-là que j'ai pris connaissance de l'existence du fort et de l'histoire de ceux qui y avaient été enfermés. Dans un premier temps, je me suis intéressé à un sujet plus large, à un type d'enfermement politique typique à la Mauritanie, l'enfermement en milieu ouvert. La Mauritanie abrite toujours une forte population nomade. Dans le nomadisme, les murs n'ont pas de sens... L'idée de départ était donc celle du bannissement. Quand je suis arrivé là-bas, ces pratiques n'avaient plus réellement cours, j'ai donc recherché des prisonniers politiques pour m'en parler. C'est à cette occasion que j'ai rencontré pour la première fois Fara Bâ, le narrateur du film, mais aussi toute une série d'autres survivants de Oualata."

Si l'envie de faire un film germe très vite dans leur esprit, la situation politique reste délicate... "A l'époque, dans les années 96-98, le régime était à ce point à couteaux tirés par rapport à cette partie de l'histoire du pays qu'il y avait un risque de mettre en danger les survivants. On était donc conscient qu'on ne pouvait pas faire le film à ce moment-là. Mais, à un certain point, Fara m'a dit que, si l'on ne faisait pas le film, leur histoire serait oubliée. Il y avait, en effet, une chape de plomb qui couvrait les gens à faire comme si cela n'avait jamais existé. Chaque fois que je revenais en

Mauritanie, nous nous sommes donc adonnés à ce travail de mémoire. Pendant 7 à 8 ans, leur histoire a évolué, est devenue moins factuelle, allant vers une géographie de leur mémoire qui était de l'ordre de l'intime, jusqu'à leurs rêves, leurs fantasmes... Mais quand on s'est rendu compte que certains étaient en train de transformer leur histoire, on a compris qu'il fallait faire le film envers et contre tout. J'ai écrit un scénario puis Fara le texte. C'était à lui de faire le tri, de décider de ce qui allait rester de leur histoire à Oualata. C'est une voix à plusieurs voix, la sienne, celle des survivants, mais aussi celle des morts..."

Par chance, entre les deux phases du tournage, le régime a été renversé... "J'ai senti tout de suite une ouverture sur la liberté de penser et d'expression. La deuxième fois, je pouvais presque dire ce que j'étais en train de faire. Mais le plus important, c'est que l'on savait que, désormais, on ne mettait plus en danger les rescapés en faisant le film." S'il est plus facile d'évoquer le passé aujourd'hui, cela reste délicat, car lié à une question taboue... "Celle de la cohabitation entre les ethnies noires du sud du pays, des agriculteurs sédentaires plutôt tournés vers le français, et d'un pouvoir d'origine nomade, arabo-berbère, davantage tourné vers l'arabe. La Mauritanie est, en effet, le seul pays qui, depuis son indépendance, est dirigé par des populations d'origine nomade. En tout cas, l'épisode de Oualata, moins on en parle, mieux c'est. Les moins de 20 ans ne savent même pas que ça a existé."

Se plaçant dans la situation du "passeur" pour raconter l'histoire de ces oubliés d'Oualata, Vandeweerd n'en abdique pas pour autant son esthétique personnelle, cette tension entre le passé et le présent, la voix et les images. "Le cinéma est souvent conçu comme une adéquation entre un propos, des images et des voix. Une fois qu'on rentre dans une inadéquation, ça peut avoir des effets perturbants. Mais je crois beaucoup à cela. Cela permet d'appréhender d'une autre manière le travail d'érosion du temps, d'effacement et d'oubli. Dans ce décalage temporel entre les images et l'histoire racontée, c'est comme s'il y



PIERRE-YVES VANDEWEERD

"A un moment, le politique rejoint la poétique, une forme d'imaginaire ou d'onirisme..."

avait une faille. Ce qui m'intéresse, c'est justement toute la pensée que peut provoquer cette faille chez le spectateur."

Ce faisant, le réalisateur pratique une forme de documentaire de création qui a bien du mal à exister en Belgique... "Les télévisions, y compris de service public, ont tendance à sous-estimer à l'excès le désir du public de voir autre chose. Jusqu'il y a quelques années, tous les films de ce type étaient systématiquement coproduits, en plus des fonds institutionnels, par une ou plusieurs télévisions. Aujourd'hui, les télévisions, et en l'occurrence la RTBF, ont complètement démissionné par rapport à ce cinéma, le considérant comme abscons. Aujourd'hui, beaucoup de films n'existent que par la volonté de leurs auteurs... Une rage de s'exprimer qui semble finalement redonner espoir à celui qui est aussi à ses heures programmateur du festival "Filmer à tout prix". "On n'a jamais reçu autant de films, et de qualité. On y retrouve un engagement, une tentative d'écriture singulière... Quelles que soient les contraintes de production, il y a toujours des gens qui veulent réaliser des films librement. Et l'on ne pourra jamais rien faire contre la volonté de quelqu'un d'exprimer des choses qui lui sont essentielles..."